L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : [illegible] rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE 16 OCTOBRE 1887.

Le congrès d'hygiène de Vienne. — Conférences du Dr. Brouardel, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, et du professeur allemand Pettenkofer, sur la propagation de la fièvre typhoïde.

Nous lisons, dans la *République Française* du 1er octobre :

Le prince héritier d'Autriche-Hongrie a ouvert les travaux du congrès au nom de l'empereur ; les hygiénistes semblent avoir été sensibles à cette marque de sympathie. L'empereur serait venu lui-même, s'il n'avait été retenu par les grandes manœuvres de Transylvanie, et tous les dignitaires de l'empire avaient tenu naturellement à honneur de faire cortège au grand-duc Rodolphe à cette cérémonie scientifique.

L'intérêt de la séance, au point de vue des travaux du congrès, a résidé dans les deux conférences de M. le professeur Paul Brouardel et de M. le professeur Pettenkofer. Le savant doyen de la Faculté de médecine de Paris a choisi pour sujet de sa harangue académique l'étude des modes de propagation de la fièvre typhoïde. Il a successivement examiné l'influence de l'eau, de l'air, des vêtements, du contact ; il a rassemblé avec sa clarté habituelle, les faits les plus saillants, les exemples les plus topiques au sujet du rôle joué par l'eau. Aucune de ces preuves n'était inédite, puisque M. le docteur Brouardel a contribué lui-même à les faire connaître en France.

Mais on peut dire, sans exagération, que le groupement d'observations distinctes, comme celles de l'épidémie de Clermont-Ferrand, de Chaumont, d'Auxerre, de Pierrefonds, de Joigny, fournit une argumentation à peu près décisive. L'action infectieuse de l'eau n'est d'ailleurs plus douteuse depuis les découvertes des microbiologistes, depuis les recherches de Bouchard, et surtout depuis les travaux contemporains de Michael de Mœrs et de MM. Chantemesse et Widal. Le bacille typhique a été retrouvé, comme on sait, par nos savants compatriotes dans l'eau d'une fontaine servant à l'alimentation d'une famille contaminée ; l'état civil de ce bacille a été établi de la manière la plus positive.

M. Brouardel, qui a pris une si large part à ces belles études, a pu affirmer devant le congrès, ainsi qu'il l'a fait dans des communications antérieures, que *les bacilles de la fièvre typhoïque peuvent se développer et vivre dans l'eau qui sert à l'alimentation.* L'habile professeur a passé en revue, dans une argumentation rapide, les objections des adversaires ; il s'est bien gardé, toutefois, de se renfermer dans une formule absolue. L'eau n'est pas le seul véhicule du germe lyrique, et le rôle infectieux de l'air ne disparaît pas pour autant. L'étiologie de la fièvre typhoïde par l'atmosphère est pour ainsi dire classique, depuis les savantes observations de MM. Bouchard et Marchison, de M. Brouardel et de ses collaborateurs.

La théorie nouvelle n'apparaît pas à M. Brouardel comme contradictoire avec l'explication de M. le docteur Pettenkofer qui attribue la genèse typhique à des influences telluriques, notamment aux oscillations de la nappe d'eau souterraine. Au lieu de rejeter le système du célèbre professeur de Munich, le conférencier s'est efforcé de lui accorder une place dans l'étiologie de la terrible maladie. "Quand la nappe d'eau souterraine s'abaisse, dit-il, les sources ou les rivières subissent dans leurs afflux une diminution semblable, mais surtout il se produit dans cette nappe souterraine un courant qui met en mouvement les débris organiques et les dirige vers les parties déclives, c'est-à-dire vers les origines de la collection des eaux."

Le savant allemand qui succédait à M. Brouardel en qualité de conférencier n'a pas manqué de faire incidemment ses réserves sur la brillante communication de son confrère de Paris. L'impression générale, — autant qu'il est permis d'en juger dans une réunion cosmopolite, véritable tour de Babel où toutes les langues d'Europe sont représentées, — l'impression générale a été favorable au très brillant représentant de l'hygiène *française*.

Le grand mérite de ce travail de notre compatriote était de comporter tout ensemble un haut intérêt scientifique et une leçon pratique. Un congrès d'hygiène ne comprend pas seulement des savants ; il compte parmi ses membres des administrateurs, des ingénieurs, des architectes, des hommes investis d'une grande responsabilité dans l'ordre de la prévoyance humaine. Le docteur Brouardel a rattaché l'un à l'autre les deux aspects de cette question médicale de manière à ce que nul n'ait le droit de s'en désintéresser. Pendant que M. Rochard portait avec tant d'éclat le drapeau de l'hygiène publique au congrès de Toulouse, M. Brouardel n'a pas moins dignement représenté la science française à un congrès où les savants français se trouvent en minorité. C'est une victoire morale qui en vaut bien une autre et qui console de plus d'un mécompte.

Les journaux scientifiques reproduiront certainement le texte de ce discours important : mais la conclusion vaut la peine d'être portée à la connaissance du grand public. On nous pardonnera de ne pas résister à la tentation de placer cette péroraison sous les yeux de nos lecteurs ; un commentaire ne ferait qu'affaiblir et dénaturer cet appel éloquent :

Les germes de la fièvre typhoïde ont pour véhicules l'eau. Les linges des malades et les mains de leurs gardes. Mais, au point de vue du tribut que les populations payent à cette maladie, l'eau est le distributeur qui la porte 90 fois sur 100. Quand une source ou une fontaine est polluée par les bacilles typhiques, elle empoisonne une famille s'il s'agit d'un puits, un groupe de maisons quand il s'agit d'une source, une ville tout entière quand c'est la rivière ou une des sources canalisées qui ont été infectées.

On en hygiène, heureusement, il nous est plus facile de placer l'eau d'une ville à l'abri de toute souillure que d'assainir l'air de l'égout ou de [illegible] [illegible]. L'expérience nous a appris que ce sont les grandes villes dans lesquelles se perpétuent les épidémies de fièvre typhoïde, que c'est à elles que rayonnent les transmissions de cette maladie. Il peut être onéreux de capter une eau pure et de la distribuer à une population, mais cela est possible, nul n'en peut dire, répète avec raison que rien ne coûte cher comme une épidémie ! N'est-il pas vrai qu'une maladie qui tue mille, deux mille personnes tous les ans, frappe, au point de vue économique plus cruellement une population que l'impôt qui aurait permis d'épargner la vie de quelques milliers de citoyens fauchés de quinze à vingt-cinq ans, à l'âge où on a déjà beaucoup coûté et rien rapporté à sa patrie ? Il faut, si vous partagez ma conviction, que nous fassions dans tous les pays un effort énergique, que nous prêchions le bon combat, celui de la préservation de la vie humaine. Nos preuves sont suffisantes. Les pouvoirs publics ne demandent qu'à être convaincus. Ils hésitent parce qu'ils trouvent parmi les médecins des dissidents. En est-il un parmi nous qui ose soutenir un opinion inverse et qui ait des convictions adverses assez vigoureuses pour dire : Non, l'eau dans laquelle on verse des déjections de typhiques ne donne pas la fièvre typhoïde ! Que celui-là se lève et qu'il assume devant nos successeurs, devant ceux qui viendront demain, la responsabilité des morts que sa résistance aura entraînées.

De vifs applaudissements ont accueilli cette magistrale conférence.

La formule de solution de la question sociale.

A la clôture du Congrès de Rodez, France, Mgr Bourret, évêque de cette ville, a prononcé le discours suivant sur la *La formule de solution de la question sociale :*

Monseigneur, (Mgr Gay, évêque d'Anthédom), Messieurs,
Mes bien-aimés frères,

Vous vous êtes réunis dans notre ville pour étudier, pendant quelques jours trop courts pour notre instruction et pour notre agrément, les grandes questions qui agitent aujourd'hui le monde touchant les rapports des diverses classes entre elles et pour examiner les moyens d'améliorer le sort de ceux qui travaillent et ne sont pas heureux.

C'est une généreuse pensée que celle-là, et c'est faire un bien noble usage de son temps et de ses loisirs, que les employer à la recherche de ce qui peut soulager son prochain, et aider en particulier la classe ouvrière à supporter le poids de la vie et des souffrances qu'elle entraîne après elle.

Une louable émulation semble tourner en ce moment tous les esprits supérieurs vers la découverte des principes de solution de ce souverain problème, qui a pris le nom de question sociale, et vous avez vu que le grand Pape qui gouverne l'Eglise déclare qu'il n'en est pas de plus grave, dans le bref qu'il nous a adressé pour louer vos intentions et encourager les travaux de votre congrès.

Puisqu'il en est ainsi, et que de la mauvaise solution donnée à cette question des rapports de la classe travailleuse avec la classe qui est censée jouir et profiter de son labeur, il peut résulter pour tous les plus grands périls, selon ce qui est encore écrit dans la lettre pontificale que nous venons de citer, il importe de la bien résoudre et de se faire une idée exacte des moyens qui peuvent conduire à ce résultat.

Ces moyens sont fort nombreux, et chacun, selon son éducation, son tempérament et sa trempe d'esprit, indique et développe ceux qu'il croit les meilleurs. Vous avez fait ainsi, messieurs, pendant cette semaine que vous avez passée au milieu de nous, et assurément vous n'êtes pas de ceux qui ont le moins bien parlé sur toutes ces questions qui font à l'heure présente l'occupation des hommes que n'ont pas entièrement endurcis de vulgaires jouissances et un humiliant égoïsme.

Négligeant toutefois les espèces et les détails en une matière presque infinie dans sa compréhension, nous pensons qu'on peut arriver à une proposition générale et formuler ainsi la thèse :

"La question sociale sera résolue par l'union de toutes les forces naturelles et surnaturelles qui sont l'apanage ou la faveur de l'humanité, par l'harmonieux concours de la raison et de la loi, par l'association fraternelle de la religion et de la science." C'est bien votre pensée, Messieurs, et c'est bien certainement dans le sens de cette thèse, dont je crois avoir indiqué la formule, que vous avez toujours travaillé.

Oui, les forces naturelles d'abord, et les forces naturelles appliquées et développées jusqu'aux limites extrêmes d'un progrès bien entendu, pour porter en haut le roi de la création et le faire monter jusqu'aux sommets les plus élevés qu'il peut raisonnablement atteindre.

En effet, s'il est esprit, l'homme est aussi créature terrestre et animale. Il se saisit comme corps avant même de se connaître comme intelligence. Sa vocation est plus haute que la terre assurément ; mais il est obligé de passer par la terre et d'y séjourner le temps qu'il plaît à Celui qui l'y a envoyé, avant de parvenir à sa suprême demeure. Exilé, je le veux bien ; mais il a ordre et besoin de cultiver son lieu d'exil et nul ne lui défend, s'il le peut, d'en diminuer l'amertume.

Le christianisme et l'Eglise ne sont pas plus opposés à l'effort naturel qu'il fait pour cela, que ceux qui se flattent de l'avoir tancé au vrai et tenu sur le pivot des réalités, en eloignant de la controverse ce qu'ils appellent le mysticisme et la métaphysique. Jésus-Christ a voulu prendre origine dans le sein d'une pauvre femme et grandir dans l'humble logis d'un ouvrier ; il a loué et sanctifié le travail ; il est venu pour élever et soulager les petits. C'est incontestable et l'Eglise, qui est son incarnation et sa continuation, n'a pas dit autre chose ni agi autrement. Elle a mis sur ses autels les fils du peuple beaucoup plus souvent que les fils des rois ; elle a condamné ceux qui sous le prétexte d'une perfection idéale voulaient arrêter l'essor de la nature, ou faussent sa doctrine sur le juste emploi de l'activité que Dieu a donnée à l'homme, comme elle a proclamé dans ses dogmes les lumières originelles de sa raison.

Il n'y a pas longtemps que, dans une compagnie célèbre, un religieux, prenant congé de son supérieur général pour aller faire sa retraite sous la conduite d'un directeur austère, lui disait ces paroles : "Celui-là certes tue la nature et la mortifie pleinement."—Il tue la nature, reprit le supérieur, mais alors où met-il la grâce ?—Ce mot profond est toute une thèse et l'abrégé de toute une doctrine. Le christianisme réduit la nature dans ce qu'elle a de mauvais et d'opposé à sa propre perfection ; mais le jardinier n'arrache-t-il pas les mauvaises herbes de son jardin, et direz-vous que par là il empêche les bons fruits de pousser et le véritable développement de ses plantes de se produire.

Que l'on ne nous fasse donc pas dire que nous sommes, nous catholiques, des hommes étrangers à ce monde, opposés à tout progrès, ennemis du bien-être des peuples et des poursuivants de chimères, quand le premier besoin est de vivre et de donner satisfaction aux instincts invincibles que nous portons en nous.

Non, nous ne sommes pas les réactionnaires aux améliorations temporelles que l'on se plaît à nous représenter. Nous voulons et nous prêchons le développement de l'activité humaine sur tous les points où elle peut se porter. Nous suivons en y applaudissant toutes les découvertes de la science et de l'industrie ; nous ajoutons seulement à tout cela un surcroît d'élévation et de perfectionnement qui manque à ceux qui ne montent pas plus haut, et qui perdent ainsi une série de forces capables d'accroître de beaucoup le bonheur de l'humanité.

Cette seconde série de forces, dont les hommes qui ne veulent employer que la première font mépris et rejet, s'appellent les forces surnaturelles, les préceptes de la religion et le concours de la grâce. Elles sont dans les nécessités morales de l'humanité pour arriver à bien dans quelque ordre que cela soit. Elles sont aussi dans les données du sens intime et dans l'expérience historique des nations et des individus. Ceux qui ne les ont pas connues dans le passé ont erré souverainement, et ceux qui les méconnaissent dans le présent aboutissent à des monstruosités doctrinales et à une décadence morale qu'aucune description ne saurait exprimer.

Vous, peut-être, vous aurez la terre et ses jouissances. Mais ce pauvre ouvrier ne les aura pas. Ah ! laissez-lui au moins regarder le ciel et les biens que la foi lui promet. Il y gagnera du courage, et vous vous en serez mieux servi.

Un jour, c'était pendant le siège de Paris, un célèbre chirurgien contemplait pendant la nuit de Noël les soldats d'une ambulance s'approcher de la table eucharistique. Les uns portaient des béquilles, les autres des bandeaux, tous s'avançaient avec les stigmates de leurs blessures ou les traces de la maladie. En voyant ce spectacle, cet homme se prit à pleurer, et se tournant vers le prêtre qui avait célébré le sacrifice : "Qu'ils viennent, lui dit-il, ceux qui veulent enlever la religion au pauvre et au souffrant, mais qu'ils voient auparavant s'ils sont capables de donner les mêmes adoucissements et les mêmes compensations."

Eh ! bien, oui, qu'ils viennent dans vos usines et dans vos ateliers, ces prédicateurs de pure matière et d'humaine animalité ; nous les avons vus dans les nôtres. Qu'y ont-ils fait, grand Dieu ? Des malheureux et des révoltés.

Oh non, on ne se passera pas des saintes forces que le christianisme apporte à l'industrie et au travail. Que l'on continue l'expérience que l'on fait à ces tristes heures dans le plus grand nombre des centres travailleurs, et vous verrez l'humanité rétrograder vers la barbarie et se perdre dans toutes les hontes des paganismes antiques.

Voilà en quoi vous différez, messieurs, des rationalistes et des matérialistes. Vous êtes des hommes qu'un capital premier, fortement amoindri par des causes diverses, voulez ajouter un appoint supérieur tout au profit de ceux qui l'emploieront. Vous êtes des alliés généreux qui conduisent une vaillante phalange à une armée en déroute ; n'est-ce pas là aimer le peuple, servir sa cause et défendre ses intérêts ?

Eh ! oui, le christianisme est un capital additionnel qu'il ne faut pas négliger, un puissant auxiliaire qu'il ne faut pas congédier.

Avez-vous trop de lumière rationelle pour repousser celle qui vous vient de l'Evangile ? Avez-vous trop de baume dans vos réserves pour panser les incroyables blessures de la pauvreté et de la souffrance ? Et si vous n'avez pas trop de toutes ces choses, pourquoi réprouver ceux qui vous les offrent et vous les apportent ?

A ne le considérer que comme une force sociale et limitée même au court horizon de ce monde, ainsi que je le répète souvent au milieu des miens, le christianisme est toujours une addition utile et profitable aux forces qui nous viennent de la nature. De quel droit en priveriez-vous celui qui a besoin de secours divin, et n'est-ce pas une cruauté que d'en détourner celui qui peut y trouver une consolation et une espérance ?

C'est ce que ne cesse de proclamer le sage Pontife qui nous dirige dans ces immortelles encycliques que les plus distraits eux-mêmes sont forcés de regarder. C'est ce qu'il vient de-vous dire solennellement à vous-mêmes, chers et bien-aimés membres de l'*Union des Associations ouvrières catholiques de France*, et c'est ce que, grâce à Dieu, vous mettez merveilleusement en pratique.

Il ne me reste, monseigneur, et vous tous messieurs, qu'à vous remercier à nouveau de l'honneur que vous avez fait à notre ville en la prenant comme centre de vos délibérations de cette année. A nous de profiter de toutes les lumières que vous nous avez apportées et de tous les bons conseils que vous nous avez donnés. Notre reconnaissance vous est acquise : puissions-nous espérer nous-mêmes que vous emportez de cette vieille terre de Rouergue quelque bon souvenir et quelque impression favorable !

Thérapeutique et suggestion.

Nous lisons, dans le *Cosmos*, les observations suivantes de M. Albert de Rochas :

On s'est effrayé, avec juste raison, des dangers que pouvaient présenter les suggestions quand elles étaient données dans un but criminel, et, bien qu'on ait déjà proposé de les employer comme thérapeutique morale vis-à-vis des jeunes détenus, peu d'expériences ont encore été faites dans ce sens. Je crois donc devoir intéresser tout spécialement les lecteurs du *Cosmos*, par le récit de la plus importante de celles que j'ai données et qui ont été couronnées d'un plein succès.

Le sujet, que j'appellerai X...., est un jeune homme de 18 ans, employé d'une grande administration de l'Etat ; il appartient à une famille d'honnêtes artisans vivant, au jour le jour, de leur travail. Entraîné par des camarades amis du plaisir, il s'était mis à faire des dépenses disproportionnées avec sa position ; de plus, les prévenances qu'on lui témoignait dans le cercle de mes relations depuis qu'il venait souvent chez moi pour mes expériences lui avaient donné un orgueil déplacé qui se traduisait par certains manques d'égard pour ses parents et leurs amis.

Ceux-ci me prièrent de profiter de mon influence sur lui pour modifier sa conduite.

La chose n'était point très facile ; car X...., qui est fort intelligent et que j'ai mis au courant de toutes mes théories, savait très bien reconnaître, ou se piquant, s'il était sous l'influence d'une suggestion et alors il faisait disparaître cette suggestion en se frottant le front, (1) quand il ne voulait pas l'exécuter.

J'eus recours alors à un subterfuge. Je l'endormis par surprise, au milieu d'une conversation banale, et je lui lus la suggestion suivante que j'avais préparée par écrit pour qu'elle fût donnée sans hésitation :

"Vous rêverez pendant trois nuits de suite que vous êtes marié, que vous avez un grand fils, que vous êtes souvent privé du nécessaire, ainsi que votre femme, pour pouvoir lui donner de l'instruction.

"Maintenant que ce fils a obtenu, grâce à vos sacrifices, une petite position, il se croit devenu un grand homme ; il vous dédaigne, ne rentre chez vous qu'aux heures des repas, dépense sans compter l'argent qu'il peut avoir et ne réfléchit pas que, s'il en a, c'est parce que vous le nourrissez et l'habillez. Il fréquente des amis qui le dérangent et néglige les personnes qui ont été bonnes pour lui dans sa jeunesse. Vous serez très affligé de sa conduite, vous voudrez lui faire des remontrances, mais il se sauvera dès que vous essayerez de lui parler. Au réveil, vous vous souviendrez de votre rêve et vous agirez en conséquence. Vous ne vous rappellerez dans aucun cas que je vous ai donné cette suggestion et vous ne pourrez pas vous l'enlever."

Je le réveillai alors par la brusque commandement : "Réveillez-vous" et je continuai la conversation interrompue comme si rien ne s'était passé. X.... ne se douta pas que je l'avais endormi.

Deux jours après, il vint me raconter qu'il était obsédé par d'affreux cauchemars ; il était désolé et me priait de tâcher de les lui enlever. Je lui demandai quelques détails ; il me raconta en partie ma suggestion, mais en glissant sur les parties qui l'humiliaient le plus. Je lui fis remarquer que cela ressemblait un peu à son histoire ; que, peut-être, il avait quelque chose à se reprocher et que son système nerveux, surexcité par une très longue séance que nous avions eue récemment, avait probablement donné une forme plus saisissante à la voix de sa conscience ; qu'il n'avait qu'à conformer sa conduite aux réflexions qu'il avait pu faire et que cela disparaîtrait tout seul ; que, pour plus de sûreté, j'allais l'endormir et lui donner la suggestion d'avoir la nuit suivante (la troisième) bien tranquille.

Je lui donnai en effet cette suggestion et, le lendemain, il vint me voir tout joyeux, m'annonçant qu'il avait parfaitement dormi et qu'il allait très bien.

Depuis ce moment, et trois mois se sont déjà écoulés, sa conduite s'est complètement modifiée et ses parents sont stupéfaits du changement qui s'est opéré en lui.

(1) Je rappelle que ma théorie de la suggestion m'a conduit à supposer que toute action tendant à rétablir la circulation normale dans le [illegible] [illegible] à le dégager. L'expérience a confirmé cette hypothèse et montré qu'il suffisait à un sujet de se frotter vigoureusement la tête pour se remettre à son état naturel. On peut, du reste, remédier à ce qu'un sujet agit sous l'influence d'une suggestion *par la disparition de la couleur* [illegible] des désirs qu'il a été porté à accomplir.

Les bouts de cigares à Paris.— Nous avons parlé, il y a quelque temps, de la Bourse des timbres-poste qui fonctionne aux Champs-Elysées. Voici quelques notes sur un autre marché, la Bourse des bouts de cigares.

Il existe, en effet, à Paris un marché où se débitent les bribes de tabac glanées sur les boulevards.

Ce marché se tient place Maubert, sur les marches à l'entrée de la rue Galande. On voit les ramasseurs de bouts de cigares par groupes de dix à quinze, debout, tenant à la main les petits paquets de "tabac gros" et de "tabac fin" qu'ils offrent aux passants. La vente est ouverte de huit heures du matin à onze heures du soir. C'est un des rares commerces dont l'autorité ne se mêle point dit la *Gazette de France* ; la régie n'a-t-elle pas déjà perçu ses droits sur ces épaves arrachées au fumier ?

L'acheteur ne fait pas défaut. Partout où l'on vend quelque chose d'une façon régulière, il y a d'abord et toujours un malin qui achète en gros pour revendre en détail.

A défaut de ces intermédiaires, l'ouvrier momentanément sans ouvrage bourre sa pipe à l'étalage du ramasseur. Il y a des clients réguliers qu'on sert à domicile ou dont les enfants viennent prendre livraison au marché. Sans compter des gens à l'aise qui, poussant l'économie à outrance, s'approvisionnent de ce tabac d'occasion, nombre de débitants de vin des quartiers pauvres en tiennent un débit pour leur clientèle.

Les prix sont invariables en voici le tableau :

Tabac gros (bouts de cigares brûts non coupés) : 1 fr. 20 à 1 fr. 25 la livre. Même tabac coupé menu : 1 fr. 50 à fr. 75 la livre. Pour le débit au détail, la livre est divisée en quarante paquets, vendus à raison de 5 centimes chacun.

Tabac fin (bouts de cigarettes débarrassés du papier et de la cendre) : 3 fr. la livre en gros et 3 fr. 20 en détail, par trente-deux paquets de 10 centimes chacun.

Bouts de cigares triés (pour chiqueurs) : 2 francs la livre, vendue par quarts de 50 centimes.

Le poids des paquets se juge à vue d'œil. Au cas très rare où il y a contestation entre les parties, on a recours à l'obligeance d'une marchande des quatre saisons, qui ne refuse jamais sa balance.

Un nouveau métier.—"Complices de Franzini."—Un prêtre disait, dernièrement, que le clergé de Paris est tourmenté par des individus venant tous se confesser d'avoir participé au crime de la rue Montaigne. "Ils savent que nous sommes liés par le secret professionnel, et, invariablement, ils nous demandent une certaine somme d'argent pour pouvoir quitter la France.

Un souvenir américain.—En quittant la ville de Saumur, France, les officiers de la mission militaire des Etats-Unis ont voulu laisser un souvenir de leur passage aux pauvres de la ville.

Ils ont remis au bureau de bienfaisance la somme ainsi recueillie par cotisation.

Les journaux russes annoncent que le 27 juillet 1888 il y aura de grandes solennités à Kief, à l'occasion du neuf centième anniversaire de l'introduction du christianisme en Russie.

Toujours les enfants terribles :
—Papa, pourquoi qu'il pleut ?
—Mon enfant, c'est pour faire pousser les légumes, les beaux fruits que tu aimes tant !
—Alors pourquoi qu'il pleut sur les boulevards ?
Tête du papa.

—Au cours d'une très intéressante conférence faite à Paris, à l'exposition des insectes, le général Tcheng Ki Tong a donné de très curieux détails sur ses concitoyens du Céleste Empire.

A propos de l'élevage des vers à soie, dont l'origine remonte à 2,700 ans avant notre ère, le conférencier a rappelé qu'en l'honneur de l'impératrice, femme de l'empereur Hoang-Ti, qui eut la première l'idée d'élever ces vers à soie et de confectionner avec le produit de cette culture des vêtements pour le peuple, l'impératrice actuelle se rend chaque année, en personne, au champ du mûrier pour faire des sacrifices. Après la cérémonie, qui a lieu au temple, l'épouse du Fils du Ciel, suivie de ses dames d'honneur, cueille au milieu des champs et entourée des femmes de cultivateurs quelques feuilles de mûrier, qu'elle dépose sur le panier où se trouvent les vers nouveau-nés, et elle clôt la fête en dévidant devant le peuple un cocon de vers à soie et en distribuant les récompenses aux personnes les plus méritantes qui s'occupent de cette culture.

Le général a terminé par un trait de mœurs tout à l'honneur de ses compatriotes. En Chine, en effet, on ne se passionne pas pour les combats de taureaux ou de coqs. Les Orientaux, bien moins sanguinaires que ceux qui les traitent de barbares, ne connaissent que les combats de grillons. On place les deux adversaires dans une coupe ; on leur chatouille la tête avec un cheveu afin de les mettre en colère. Bientôt ils se précipitent l'un sur l'autre. Au premier choc la victoire est décidée.

Le vaincu se retire calme et résigné, tandis que le vainqueur, battant de l'aile, célèbre son triomphe par ses cris stridents.

Entre amis :
—Il me semble que le docteur X.... a la main bien malheureuse !
—Que voulez-vous ! Il est misanthrope, et, trouvant que la vie est le plus pesant des fardeaux, il cherche toujours à nous en débarrasser !

On dit : laid comme un pou. Pourquoi pas : comme un pou laid ?
En somme, on devrait représenter par le pou laideur et par le chat.... beauté.
N'est-ce pas, ô Perrault !....

Calino est en chemin de fer, par un vent des plus violents. Penchant sa tête à la portière, il voit s'envoler son chapeau.
—Sacrebleu ! murmure-t-il, il y a mes initiales au fond ! On va télégraphier à ma famille que je me suis brûlé la cervelle !

Pensées et maximes.

Tant qu'un homme aime la vie avec l'âpreté du matérialisme, tant qu'il est attaché aux faux biens, il pourra s'exposer à la mort pour augmenter ses jouissances, ou pour acquérir du renom ; car les satisfactions de la vanité sont au premier rang dans le bonheur des égoïstes ; mais qu'on vienne surprendre un tel homme au faîte de la félicité, et que sans lui offrir un appât de richesses ou de gloire on l'appelle à la réparation d'un tort, on pourra bien le trouver lâche, et tout son respect humain ne le cachera pas assez pour qu'on ne s'en aperçoive.

George Sand.

Rien dans la vie ne doit être stationnaire, et l'art est pétrifié quand il ne change plus.

Mme de Staël.

Le bonheur n'a pas d'autre mesure que le sentiment ; il n'existe que par l'impression qu'il produit. Tout sa réalité est dans le cœur.

De Rémusat.

L'improvisation a des avantages incroyables : une fois qu'on a acquis de classer ses idées avec promptitude, et que les mots ne coûtent plus rien, on ne saurait croire ce qui nous arrive de force électrique, de mouvements imprévus et d'expressions fortes qui jamais ne seraient venues nous trouver dans le cabinet la plume à la main. Moins de correction, sans doute, plus de rudesse, mais aussi plus de chaleur, plus de vie, plus d'intimité avec l'auditeur.

Dupin.

Quelquefois la destinée punit deux égoïstes, en les liant l'un à l'autre.

De Lévis.

La véritable élévation est une disposition sublime de l'âme ; son effet est de donner de grandes vues à l'esprit, et d'inspirer au cœur de nobles sentiments.

Fénélon.

Rien ne flatte plus un homme faible et ne l'entretient mieux dans son état de faiblesse que les éloges qu'on lui donne sur sa fermeté.

Duclos.

On finit par croire aux éloges que l'on achète ou que l'on se fait.

Sénèque.

L'éloquence agit plus souvent sur le cœur que sur l'esprit ; elle gouverne les volontés, enflamme les désirs, maîtrise l'homme et le conduit à son gré ; elle éclaire moins qu'elle ne domine ; elle instruit moins qu'elle ne commande.

Le Batteux.

Qu'importent la mort et les revers, si notre nom, prononcé dans la postérité, va faire battre un cœur généreux deux ans après notre vie.

Chateaubriand.

Il y a une amertume assez agréable à se sentir victime d'une colère injuste. Pour peu qu'on fût orgueilleux, on en triompherait.

Paul Desjardins.

On se range sous l'étendard de la force, pour être protégé par elle au lieu de se voir exposé à ses coups. On s'approche d'elle comme du moyen le plus direct et le plus simple d'obtenir, sans industrie, comme sans mérite, l'accomplissement de ses vœux. L'injustice victorieuse ne manque jamais de lâches qui la servent, de courtisans qui la flattent, de vils sophistes qui la justifient ; l'intérêt les lui donne ou plutôt les lui vend.

De Gérando.

L'on n'est estimable que par le cœur, et l'on n'est heureux que par lui ; car notre bonheur ne dépend que de la manière de se sentir.

Saint-Evremont.

Il n'y a point de passion qui ébranle tant la sincérité du jugement que la colère.

Fontenelle.

La complaisance est la monnaie à l'aide de laquelle tout le monde peut, au défaut de moyens essentiels, payer son écot dans la Société. On vous en tient toujours compte ; mais l'excessive complaisance nous attire des mépris et nous fait passer pour des dupes. Il faut, afin que la complaisance ne perde rien de son mérite, lui associer le jugement et la prudence.

Voltaire.

L'art est l'expression de la vie qui est en nous. C'est la vie elle même se réalisant, se communiquant et faisant effort pour s'éterniser.

Pierre Leroux.

Notre bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé.

Ducis.

L'homme qui s'attaque à ce qui est fort est grand, car il est brave ; l'homme qui brise ce qui est faible est méprisable, car il est lâche.

George Sand.

La douleur physique a toujours des gémissements à exhaler, des larmes à répandre ; la douleur morale n'a souvent qu'à la consolation des gémissements, ni le soulagement des larmes.

Ballanche.

La jeunesse a besoin de conseils, et n'est pas toujours disposée à les bien recevoir ; la vieillesse aime à donner des conseils, et n'est pas toujours attentive à les bien placer.

Franklin.

La considération fait plus d'heureux que la gloire.

Duclos.

Nous nous consolons, souvent, par faiblesse des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler.

La Rochefoucauld.

Quand on a un vrai courage, on est libre partout.

Fénélon.

L'idéal n'a point de réalité objective possible, il n'est pourtant point une chimère. C'est pour la raison une mesure indispensable pour désigner la perfection de chaque chose en son genre...... Malheur à qui ne se conduit pas d'après un idéal ; il peut toujours être content de lui, mais il sera toujours loin de tout ce qui est beau et vrai.

Maine de Biran.

Les conseils dans ne font point d'effet : ce sont comme des marteaux qui sont toujours repoussés par l'enclume.

Helvétius.

Les gens d'esprit n'en ont jamais moins que lorsqu'ils veulent en avoir.

Duclos.

Les ennemis ont leur utilité ; ils vous montrent vos fautes, ils vous disent des vérités ; ce sont des maîtres qu'on ne paie pas.

Plutarque.

Le courage de l'esprit, infiniment plus rare que la valeur, suppose des vertus bien plus éminentes.

Diderot.

L'amour ressemble à l'amitié : il en est pour ainsi dire sa folie.

Sénèque.

Nous n'apprenons pas à connaître les hommes lorsqu'ils viennent à nous ; nous devons aller à eux pour savoir ce qu'ils sont.

Goethe.

NOUVEAU STOCK
PERSIENNES
Nouvellement reçues.
A. Brousseau Fils,
23 et 25 rue de Chartres.
TAPIS
Anglais et Américains aux plus bas prix.
CORTICONE, TOILE CIRÉE, LINOLEUM.
Rideaux
Suisses, Nottingham, Madras, Turcoman
RIDEAUX PORTIERES ET TRINGLES.
NATTES DE CHINE
De toutes sortes et des dernières nuances.
Le plus bel assortiment de Tapisserie et d'Etoffes pour Rideaux. 6 oct—1 an

Crescent Insurance Company.
67 et 69, rue du Camp,
NOUVELLE-ORLEANS.
Organisée comme compagnie mutuelle en 1849 —Réorganisée comme compagnie d'actionnaires en 1880.
CAPITAL EN ARGENT...$400,000
A payé pour des pertes plus de NEUF MILLIONS de piastres depuis 1849.
Polices d'assurances annuelles et à échéances fixées de gré à gré, remises contre des pertes d'incendie.
W. R. LYMAN..............Président
J. H. OGLESBY..............Vice-Président
CHAS. E. RICE..............Secrétaire
Directeurs :
Joseph Bowling, Chas M. Whitney,
Geo. W. Sentell, J. H. Oglesby,
U. Marinoni, W. R. Lyman,
L. J. Reiss, Charles H. Holden,
Lucien Delery, S. C. Coulon,
K. F. W. Bachman, Charles Newman,
Joseph Kuhn, M. Gillis,
James T. Redd, Chas. E. Rice,
D. R. Calder.
Voyez nos agents dans la Louisiane, le Texas, le Mississippi et l'Arkansas

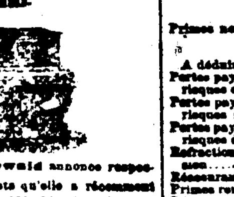
ELKIN & CO.,
100......Rue du Canal......100
Nouveau Stock
TAPIS
Moquettes, Velours, Brussels, Ingrain
Aux plus bas prix.
RIDEAUX
Des derniers modèles et des genres les plus nouveaux en Crêpe, Colbert, Suisse et Nottingham.
Portières Turcoman et de Vienne,
Corticine, Toile Cirée, Linoleum.
Assortiment complet de Tapisserie et d'Etoffes pour Rideaux.
12 sept—

Pectoral-Cerise d'Ayer.
Il n'y a pas de maladies aussi perfides dans leurs attaques que celles qui affectent la gorge et les poumons ; et aucune qui ne soit aussi négligée par la majorité des malades. Cependant une toux ou un rhume ordinaire négligé n'est souvent que le commencement d'une maladie mortelle. Le Pectoral-Cerise a prouvé son efficacité par une lutte triomphante de quarante années contre les maladies de la gorge et des poumons ; l'important est de s'en servir à temps.
Toux persistante guérie.
"En 1857 je pris un gros rhume de poitrine. Une violente toux s'en suivit et je passai de longues nuits sans sommeil. Je fus condamné par les médecins. Au dernier ressort, j'essayai du Pectoral-Cerise d'Ayer, et bientôt après, mes poumons se dégagèrent, le sommeil, si nécessaire à la réparation des forces, me revint. Par un usage continu du Pectoral j'obtins une guérison complète et durable. J'ai à présent 62 ans, je suis [illegible] [illegible] [illegible]."
Horace Fairbrother."
Rockingham, Vt., 15 Juillet, 1882.
Croup — Écouter une Mère.
"Pendant que j'étais à la campagne, l'hiver dernier, mon petit garçon, âgé de trois ans, fut atteint du croup ; sa respiration devint si pénible qu'il semblait près de mourir, il étouffait. Quelqu'un dans la famille suggéra l'emploi du Pectoral-Cerise d'Ayer, dont il avait toujours un flacon dans la maison. Nous essayâmes à faibles doses, souvent répétées, et à notre grand joie, en moins d'une demi-heure, le petit malade respirait librement. Le docteur nous assura que le Pectoral-Cerise avait sauvé la vie de mon chéri. Jugez de ma gratitude ? A vous sincèrement,
Mrs. Emma Gedney."
159 West 128th St., New York, 10 Mai, 1882.
Bronchites.
"Je souffrais depuis huit ans des Bronchites ; en vain j'avais essayé de tous les remèdes possibles, quand l'idée me vint d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer, une bonne inspiration, comme vous voyez, puisque je suis guéri.
Joseph Walden."
Byhalia, Miss., 5 Avril, 1882.
Il n'existe pas de cas où une affection de la gorge ou des poumons ne puisse être grandement soulagé par l'emploi du Pectoral-Cerise d'Ayer. La guérison est certaine quand la maladie est prise à temps.
PRÉPARÉE PAR
Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
Vendu par tous les Droguistes.

BASILE BARES,
FACTEUR DE PIANOS.
84 Rue Royale, N.O.
SEUL AGENT POUR LES
Pianos GAVEAU, de Paris,
Supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à lame à double répétition, sommiers en fer, équilibré pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont véritablement un velouté et une pureté de son remarquables.
Accords et réparations de pianos une spécialité. 26 mars—

LEON QUEYROUZE
"GROCERY" EN GROS,
—Importateur de—
VINS ET LIQUEURS
—Et marchand de—
Produits des Campagnes et de l'Ouest.
37 RUE DECATUR.

PIANOS
—DE—
PLEYEL
—CHEZ—
Louis Grunewald,
18 rue Baronne et 127 rue du Canal.



La maison Grunewald annonce respectueusement à ses clients qu'elle a récemment fait des réductions considérables dans les prix de ses célèbres pianos et orgues, afin d'en faciliter l'achat aux acquéreurs les plus économes ; et, avec l'espoir d'en beaucoup vendre, elle a conclu des engagements les plus favorables avec les premiers fabricants du monde, mettant à même d'offrir des marchés au public, comme rarement il s'en présente. La maison possède dans le moment un vaste assortiment de tous les genres favoris de pianos renommés dans le monde entier, STEINWAY, PLEYEL, KNABE, HERZ, SOHMER, FISCHER, PEASE et les meilleures orgues telles que CLOUGH-WARREN, SCHOENINGER. Elle ont plus de cent pianos d'occasion, de tous les fabricants, qui seront vendus à moitié de leur valeur pour du comptant ou payable mensuellement, afin de faire place pour les nouveaux pianos attendus.
MUSIQUE en feuilles et INSTRUMENTS de MUSIQUE de tous genres, un grand assortiment et aux prix les plus modiques CAHIERS, LIVRES de musique et tout qui est du genre. Soyez certain de visiter ce magasin avant d'acheter ailleurs vous sera avantageux.
Louis Grunewald,
127 rue Canal
Et 18 rue Baronne, N.O.
1er octobre—1an

DATE DE FONDATION 1805
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NLLE-ORLEANS.
(New Orleans Insurance Company of New Orleans.
Etablie en 1805.
BUREAUX : 3 rue Carondelet, entre Canal et Commune.
CAPITAL - - - $500,000
J. TUYES, Président,
A. SCHREIBER, Vice Président,
JOSEPH A. HINCKS, Secrétaire.
Assure contre les risques de feu, de mer et de rivières, aux taux les plus réduits.
DIRECTEURS :
CHAS. T. DUGAZON, EDWD. J. BOBET,
PIERRE POUTZ, B. GALLY,
D. FATJO, A. SCHREIBER,
CHAS. E. SCHMIDT, THEO. BRIERRE,
JULES TUYES, W. C. C. CLAIBORNE JR.
GUS. PITOT,
J. W. HINCKS.
24 fév—1an

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLEANS.
BUREAUX 195 RUE GRAVIER.
Ouverts de 10 h. du matin à 3 h. P. M.
Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

1er octobre 1887.

Liste de publication.

Ainsworth Martin, La-Houillon Emile
Ballou famille, Jeanton Chas Bernard
Blondeau Louis, Jordy Pléo époux
Braquet Joseph, Klein Jacques
Bruzeau Noël dit Maltier, Lahens Pascal
Canbarrus André, Larreu Joseph Auguste
Chanteloupe Auguste, Lasserratte Jean Baptiste
Crotten Martial, Marmy Paul Nicolas
Debat Léon, Maille Simon
Delert Jean, Médus Baptiste
Desforges F Adolphe, Niuiporan Elie Pierre
Estrade Jean Joseph Philémon, Niuiporan Nestor
Egana de Domingo, Paret Claude
Fourcade Antoine, Perès de Carcassonne
Fouilloux Célestin, Pifoçat Jean
Freyder Jean Baptiste, Saillan Antoine Ephrème
Garret Pierre, Salignac Eugène ou
Guirand Vve Julie Pamela, Silhan Edouard
Halevran Jean, Sorrell
Havel Eloi, Tourrès Jean Louis
Hearon Jean Baptiste, Tupery à
Henry Pierre, Vincent famille de la Lorraine
Henry Flavien, White George
Hopkins Hugh les époux, W W [illegible] Limited

LETTRES.

Bieter Henri, Jodeau Louis
Berougaudie Philip, Latour Mlle Anna
Brohon Charles, Poisson Charles aussi cien
Casseneuve Bertram

N. B.—Afin d'éviter des retards dans la transmission des documents, j'invite les personnes qui ont à soumettre à mon visa des actes établis en Louisiane, en dehors de la ville de la Nouvelle-Orléans, à les faire certifier, préalablement, par M. Oscar Arroyo, secrétaire d'Etat de l'Etat de la Louisiane.
1er octobre 1886.
Le Consul Général,
Vte PAUL D'ABZAC.

Folger & Cie vs Leurs Créanciers
COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 8.466—Division D.—Avis est par le présent donné aux créanciers dans cette affaire et à toutes autres personnes intéressées d'avoir à déduire, dans les dix jours qui suivront la présente notification les raisons (s'il en ont) pour lesquelles le compte final présenté par E. W. Wilson, syndic dans cette affaire, ne serait pas approuvé et homologué et les fonds distribués conformément au dit compte.
Par ordre de la Cour.
W. J. McGEEHAN Greffier.
11 oct—11 15 20

THE NEW-ORLEANS BEE.
L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.
Subscription Terms :
By Mail—Payable in advance, postage prepaid.
Per annum, $12 ; six months, $6 ; three months, $3 ; one month, $1.
Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.
Per annum, $3 ; six months, $1.50 ; three months, 75 cents.

ASSURANCES.

Quinzième Etat Annuel
—DE LA—
Compagnie d'Assurance Teutonia
De la Nouvelle Orléans.

La compagnie conformément à sa charte, publie l'état suivant de ses affaires pendant l'année expirant le 31 décembre 1886.

PRIMES REÇUES.

Sur les risques d'incendie	$147,961 53	
Sur les risques maritimes	14,025 64	
Sur les risques de rivières	13,828 57	
	$175,816 74	
Primes non acquises pour 1885	68,676 43	
		$244,493,17
A déduire :		
Pertes payées sur les risques d'incendie	$61,504 98	
Pertes payées sur les risques maritimes	2,887 43	
Pertes payées sur les risques de rivières	8,395 34	
Refraction et commission	20,109 99	
Réassurances	39,178 01	
Primes remboursées	9,727 82	
Dépenses d'agence	1,138 27	
Dépenses, taxes, licences moins l'intérêt	9,125 19 —	147,968 90
		$96,526 27
Réserves pour primes non payées acquises 1er déc. 1886	$60,536 55	
5 pour cent intérêt sur le capital pour l'année	25,000 00	
Réserves pour pertes non ajustées	7,600 44	
Surplus	3,389 28 —	96,526 27

ACTIF.

Argent comptant	$42,761 69
Bons des Etats-Unis valeur du marché	38,531 36
Bons consolidés de la ville cours du marché	129,908 50
Autres valeurs et bons cours du marché	11,450 00
Prêts sur hypothèques	78,281 66
Propriétés foncières	27,750 00
Prêts sur valeurs collatérales	56,960 00
Billets à prime et billets à recevoir	4,795 90
Primes en cours de collection	24,122 48
Meubles de bureau	1,000 00
	$414,606 27

PASSIF.

Capital	$250,000 00
Fonds de réserve	80,000 00
Réserves pour primes non acquises	60,536 55
Intérêt dividende non payé	580 00
Pertes non ajustées	7,600 44
Surplus	3,389 28
Intérêt sur le fonds capital dû janvier 1887	12,500 00
	$414,606 27

L'état ci-dessus est une copie exacte et correcte des livres de la compagnie.
W. B. SCHMIDT, Président.
F. RICKERT, Vice Président,
ALBERT P. NOLL, Secrétaire.
Fait sous serment pardevant moi, à la Nouvelle Orléans, le 15 janvier 1887.
A. HERO, Jr.,
Notaire Public.

A une réunion du Conseil de Directeurs de cette compagnie tenue le 12 courant, il a été décidé de payer sur demande un second intérêt dividende semi-annuel de Cinq pour cent sur le fonds capital faisant dix pour cent pour l'année 1886

CONSEIL DE DIRECTEURS
H. BUDDIG, FRANK RODER
THEO. BERCKSON, J. E. RENGSTORFF,
J. B. CAMORS, F. RICKERT,
M. FRANK, LOUIS BUCH,
E. FROTSCHER, A. G. RICKS,
F. FISHER, F. RICKERT, Jr.,
H. M. GOGREVE, WM. B. SCHMIDT,
S. AYMAN, H. SCHULZE,
JULIUS KEIFFER, LOUIS SCHWARZ,
J. H. KELLER, J. G. SPOR,
C. H. MILLER, JAS J. SCHMIDT,
JOHN NELSON, HY. WELLMANN.

Vingt-Neuvième Tableau Annuel
—DE LA—
Compagnie d'Assurance
HOPE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.
Bureau : No 186 rue Gravier.

Conformément à sa Charte la Compagnie publie l'état suivant de ses affaires.
Primes reçues dans l'année expirant le 31 décembre 1886 :

Sur les risques d'incendie	$444,790 46	
Sur les risques de mer	52,169 43	
Sur les risques de rivière	38,061 04	
	$535,020 93	
A ajouter : Primes non acquises en 1885	104,534 14—	$639,556 07
A ajouter : Intérêts et profits et pertes		19,882 09
		$659,438 16
A déduire :		
Pertes sur les risques d'incendie	$241,492 66	
Pertes sur les risques de mer	30,195 14	
Pertes sur les risques de rivière	8,793 41	
	$280,480 61	
Taxes	6,305 25	
Réassurances	21,796 91	
Primes remboursées	76,590 9[illegible]	
Réfaction	81,[illegible]	
Commissions	3,190 78	
Bureau, loyer, corps de convois, salaires et autres dépenses	45,180 76—	$514,955 99
		$144,482 17
Dividende semi annuel de 5 0/0 payé en juillet 1886	12,500	
Dividende semi annuel de 5 0/0 déclaré le 12 janvier 1887	12,500 00	25,000 00
Montant réservé pour pertes non réglées		18,942 78
Montant réservé pour risques non terminés au 31 décembre 1886		100,539 42
		$144,482 17

—ACTIF.—

Prêts sur hypothèques	23,316 67
Prêts sur nantissement	88,882 00
Effets pour primes	14,779 04
Billets à recevoir sur demande	27,958 42
Bons d'Etat	56,750 00
Actions de la banque nationale de l'Union et autres actions	16,491 84
Biens fonciers	4,098 59
Dû par des compagnies d'assurance	2,804 50
Mobilier de bureau, coffre-fort, etc.	3,048 07
Primes en voie de perception	116,765 59
En caisse	46,487 44
Total de l'actif	$401,982 17

—PASSIF.—

Capital	250,000 00
Fonds de réserve	20,000 00
Réserve pour primes non acquises au 31 décembre 1886	100,539 42
Pertes non réglées	18,942 78
Dividende de 5 0/0 déclaré le 12 janvier 1887	12,500 00
	$401,982 17

Le tableau ci-dessus est une copie exacte des livres de la Compagnie.
J. A. CHALARON, Président.
Louis Barnett, Secrétaire.
Assermenté et signé pardevant moi, ce 15 janvier 1887.
M. T. DUCROS, Notaire, No 136 rue Gravier.

A une assemblée des Directeurs tenue le 12 janvier 1887, il a été unanimement résolu qu'un second dividende semi annuel de 5 0/0 sur le capital, provenant des profits de la Compagnie pour l'année expirée le 31 décembre 1886, est déclaré payable sur demande aux actionnaires à leurs représentants.
14 jan—1a LOUIS BARNETT, Secrétaire.

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurances Mutuelles des Marchands de la Nouvelle-Orléans.
No 104 RUE DU CANAL.
Trente-deuxième Etat de Situation Annuel.

Conformément aux exigences de sa Charte, la Compagnie publie l'exposé suivant :
Primes reçues durant l'année expirant mai 1887, y compris les primes non acquises de la précédente année—

Primes sur les risques d'incendie	$185,875 30		
Primes sur les risques de mer	6,577 07		
Primes sur les risques de rivières	4,703 65		
Total des primes	$197,156 02		
Moins les primes non échues	54,874 00		
Primes nettes acquises à la date du 31 mai 1887		$142,282 02	
Pertes payées—risques d'incendie	$50,345 00		
Sur risques maritimes	3,678 48		
Sur risques de rivières	1,582 90		
Taxes et dépenses, moins l'intérêt	3,205 96		
Réassurances et primes remboursées	19,027 12—		77,930 34
Profits		$64,351 48	
Moins 7½ 0/0 dividende payé	$45,000		
Réserve pour les réclamations non ajustées	15,000		60,000 00
En plus			4,351 48
La Compagnie a l'actif suivant :			
Immeuble		$252,327 06	
Actions de Banques, de Compagnies de Chemins de fer et autres		56,736 77	
Billets garantis par hypothèques et nantissements		104,989 95	
Billets à recevoir		54,724 61	
Primes en voie de recouvrement		23,572 97	
Actions de la compagnie du chantier "Dry Dock" de Vallette		11,362 50	
J[illegible] sur les billets hypothécaires		4,[illegible] 00	
Comptant en caisse		35,772 25	
		$543,771 01	

L'exposé qui précède est une copie juste, vraie et exacte des livres de la Compagnie.
G. W. NOTT, Secrétaire.
P. FOURCHY, Président.

ETAT DE LA LOUISIANE, Paroisse d'Orléans, Ville de la Nouvelle Orléans.
Fait et signé pardevant moi ce 13me jour du mois de juin 1887.
N. B. TRIST, Notaire.

DIRECTEURS :
D. A. Chaffraix, Jos A. Shakspeare,
M. W. Smith, W. H. Bofinger,
Paul Capdevielle, Jos B. Lallande,
Aristide Hopkins, B. Fatjo,
Paul Fourchy, U. Bassetti,
Allen McLellan.
14 juin—1m

20me Etat de Situation Annuel
—DE LA—
Compagnie d'Assurances Germania
De la Nouvelle-Orléans.

Conformément aux exigences de sa charte, la compagnie publie un état de situation pour l'année prenant fin le 31 décembre 1886.

Primes d'incendie	$175,959 67	
Primes de mers	4,306 08	
Primes de rivières	2,240 24	
Primes totales	$182,505 99	
A ajouter : Risques non expirés de 1885	41,769 60	
Primes totales	$224,[illegible] 59	
A ajouter intérêt, profits et pertes, etc.	23,913 96	
Moins traitements et dépenses générales	12,114 88—	11,699 28
Fonds de surplus de 1885		17,000 00
Total		$252,974 87
Pertes payées—		
Sur les incendies	80,172 06	
Sur les mers	494 41	
Sur les rivières	4,498 46	
	$85,164 93	
Réassurances	36,483 42	
Réfactions et primes remboursées	31,635 96	
Taxes d'Etat et de ville, Bureau des Under-writers, corps de sauvetage, commissions	9,271 54—	162,554 85
Surplus total		$90 419 92
Réserve pour—		
Primes non acquises	37,801 16	
Pertes non payées	13,251 74	
Dividende 5 0/0 déclaré et payé en juillet 1886	10,000 00	
Dividende 5 0/0 déclaré en janvier 13 1887	10,000 00	
Fonds de surplus de 1886	19,367 02	
	$90,419 92	

ACTIF.

Bons à primes	896 42
Primes en voie de perception	29,992 88
Prêts et nantissements	17,950 00
Prêts et hypothèques	6,225 00
Bons des Etats-Unis et d'Etat, Bons de ville consolidés et Bons à primes de ville	113,494 00
Actions d'assurances et autres, valeur sur le marché monétaire	500 00
Bâtisse 51 rue du Camp et autre immeuble	78,119 11
Meubles de bureau et installation	2,532 75
Argent en banque	26,079 76
Total	$280 419 92

Cet exposé est une copie exacte des livres de la compagnie.
(Signé) H. ZUBERBIER, Président.
J. HASSINGER, Vice-Président.
EMIL WEBER, Secrétaire.
Fait et souscrit pardevant moi, à la Nouvelle-Orléans, ce 14me jour de janvier 1887.
W. O. HART, Notaire.

Le Bureau de Direction s'est réuni le 13 de ce mois et, après avoir placé au crédit du fonds de surplus $2,367 02 formant un total de $[illegible], a déclaré un second dividende semi annuel de 5 pour cent faisant 10 pour cent d'intérêt pour l'année sur le capital, pour l'année finissant le 31 décembre 1886, dividende payable sur demande.

DIRECTEURS.
H. ZUBERBIER, JAS. D. EDWARDS,
J. J. WECKERLING, LOUIS GRUNEWALD
J. HASSINGER, P. W. DIELMAN,
GEO. H. BRAUGHN, JOHN THORN,
FRANK VATTER, J. R. MEYERS,
HERM. CURTIUS, A. G. RICKS,
J. J. LANGLES, W. W. HUCK,
J. R. MERILH, C. R. FISCHER.

INSTITUTION CURTO.
Pensionnat et Externat.
Coin St-Philippe et Prieur
Les Ecoles de Français et d'Anglais comprennent toutes les branches d'enseignement et sont confiées à des professeurs expérimentés.
Une classe de solfège et de chant, sous la direction de monsieur Curto, et une classe de travaux à l'aiguille et travaux d'agrément tels que fleurs en laine, en papier, en cire sont offerts aux élèves sans prix extra.
Il y a un cours d'Espagnol et d'Allemand.
7 août—

FEUILLETON.

No 38. Commencé le 31 août.

LA MERE MICHEL

—PAR—

PAUL SAUNIÈRE.

DEUXIÈME PARTIE.

— Suite —

—Comment ! Je ne puis vous être utile à rien ! fit il d'un air désolé.

—Pour l'instant, non, mon pauvre Alexandre ; mais, à dater de demain, vous aurez beaucoup à faire, rassurez-vous. Vous pensez bien que je ne garderai rien de ce qui se trouve ici, ni de ce qu'il y a dans mon logement de la place de la Bourse. C'est vous que je chargerai de vendre toutes ces nippes, comme c'est sur vous que je compte pour toucher tout ce qui m'est dû.

Le visage du brave homme s'épanouit.

—Ainsi, mon ami, allez vous coucher tranquillement, poursuivit la ci-devant mère Michel. Si j'ai besoin de vous, je vous appellerai.

La marquise resta seule, ouvrit son livre et commença sur une feuille de papier blanc le relevé des opérations qu'elle avait faites pendant l'année.

De temps à autre, elle s'arrêtait. Son regard se fixait avec une persistance obstinée sur le mur en face duquel elle se trouvait ; puis elle passait la main sur son front, comme pour en chasser une préoccupation importune.

Le souvenir de la rencontre qu'elle avait faite dans le restaurant du boulevard Beaumarchais se représentait encore à son esprit.

—Delaroche.... murmurait-elle. Heureusement qu'il n'a gardé que la moitié de son nom....

Quant à lui, il était à cent lieues de se douter qu'il avait été vu, reconnu, ni que les noms de Boit-sans-soif et de Delaroche eussent dissimulé le moins du monde aux yeux de la marquise sa véritable personnalité.

Mais aussi comment aurait-il supposé que Mme de Rochetaille, qu'on lui avait dit être à Orléans, pût se trouver dans le cabinet d'un restaurant de quatrième ordre du quartier de la Bastille ?

En quittant la rue de Verneuille, dans la journée, il avait remonté la Seine, et, ne sachant que faire de son temps, il avait gagné le Jardin des Plantes.

Là, il avait rencontré deux courtisanes, avec lesquelles l'incorrigible vaurien n'avait pas tardé à s'entendre, et auxquelles il avait offert à dîner.

Cette fois, il est vrai, il ne se montra pas digne du sermon que Lézard et l'Efflanqué lui avaient décerné. A peine but-il deux bouteilles de vin à son repas, et il y avait longtemps que le vin ne le grisait plus.

Il eut le courage de se séparer de ses deux convives, rentra à l'hôtel du Péron, y revêtit le costume qu'il avait quitté dans la matinée, et se dirigea vers le cabaret du boulevard Rochechouart, où il devait rejoindre ses deux complices.

Ceux-ci l'attendaient, en effet, dissimulant sous leurs blouses les outils et les barbes postiches qu'ils portaient au cours de leurs expéditions.

Boit-sans-soif se fit communiquer par eux, dans leurs plus grands détails, les renseignements qu'ils avaient recueillis sur le vol qu'ils préméditaient.

Ils les donnèrent avec une précision qui parvint presque à rassurer leur capitaine. Cependant il voulut les contrôler par lui-même.

—C'est parfaitement convenu, dit-il, mais il n'est encore que neuf heures et demie et nous avons le temps de nous promener. Pour ma part, je vais en profiter. A minuit je reviendrai au Lapin-Blanc.

Il s'éloigna, descendit la rue des Martyrs et suivit la rue Lamartine.

Le magasin de la mère Michel était fermé. Il entra chez un marchand de vin qui se trouvait presque en face de la boutique, et se fit servir un verre d'eau-de-vie.

—Ah ça ! dit-il au garçon, à quelle heure votre satanée mère Michel va-t-elle se coucher ? Je voulais faire à ma femme la surprise d'une robe que nous avions vue aujourd'hui dans le magasin, J'arrive et je trouve visage de bois !

—Oh ! ce n'est pas étonnant, répondit le garçon. La mère Michel est une aristo, qui demeure sans doute à la campagne, car on ne la voit guère que de onze heures à cinq heures et elle ne couche jamais-là.

Aux nouvelles questions que lui adressait son client, il répondit en se faisant l'écho de tous les potins du quartier, de sorte que son interlocuteur fut encore mieux renseigné, au bout d'un quart d'heure, que ne l'étaient Lézard et l'Efflanqué eux-mêmes.

Ils avaient raison. L'affaire paraissait excellente.

Il sortit, s'arrêta un instant devant la boutique, s'assura que le magasin et l'entresol étaient bien hermétiquement fermés ; puis il s'éloigna lentement.

Un peu avant minuit, fatigué d'errer dans les rues, il revint au "Lapin Blanc."

Il y retrouva les deux coquins, attablés devant un verre de punch qu'ils savouraient avec une sage retenue. Il s'en fit apporter un pour la forme, mais ne prononça pour ainsi dire pas un mot.

De quelques précautions dont il se fût entouré, l'expédition projetée ne lui souriait pas. Il ne songeait qu'à rompre l'association tacite qu'il avait faite avec ces misérables, pour marcher à la conquête du million que Rio-Porto lui avait promis.

Ils ne sortirent du cabaret qu'au moment où ils en furent chassés, c'est-à-dire vers une heure du matin.

En effet, il ne s'agissait pas, cette fois, d'une expédition au fond d'une rue déserte ou d'une campagne isolée. C'était en plein faubourg Montmartre qu'il s'agissait d'opérer. Il fallait donc attendre que le calme et le silence se fussent dans ce quartier populeux, le plus bruyant, le plus noctambule et aussi le plus surveillé de tout Paris.

Aussi comme le faubourg est rempli, d'un bout à l'autre, de marchands de vins, de cafés et de brasseries, qui ne ferment jamais que vers une heure et demie du matin, ce ne fut guère avant deux heures que les trois aventuriers purent se hasarder dans la rue Lamartine.

Ils s'arrêtèrent devant la boutique.

Lézard se mit en devoir de faire sauter la serrure, pendant que Boit-sans-soif et l'Efflanqué, feignant de se livrer à une conversation très animée, le masquaient de leur mieux et fouillaient du regard les profondeurs de la rue sombre, pour s'assurer qu'aucune ronde menaçante n'apparaissait à l'horizon.

Pendant ce temps, penchée sur son registre, la mère Michel alignait des chiffres sur le papier, tout étonnée d'avoir sitôt fini la besogne à laquelle elle était attelée depuis environ cinq heures.

Déjà sous la colonne de chiffres, elle avait tiré une barre et faisait son addition.

—Quarante-cinq mille francs.... disait-elle à mi-voix, lesquels joints aux sept cent quatre-vingt-deux de la fin décembre dernier, forment un total de huit cent vingt-sept mille francs.

Elle s'arrêta, comme éblouie de ce magnifique résultat, et un sourire de joie secrète erra sur ses lèvres.

—Si j'avais pu continuer pendant deux ou trois ans encore, reprit-elle avec un soupir de regret, j'arrivais au million !

Elle s'accouda sur son bureau, le regard rêveur et rayonnant à la fois.

—Quand j'aurai fait rentrer les vingt-cinq mille francs qui me restent dus, et réalisé ce qui me reste en magasin, il me sera permis de disposer d'une trentaine de mille francs, continua-t-elle. Avec cet argent, j'installerai le nouvel appartement que je vais occuper avec Hélène et son mari. Il nous restera alors huit cent mille francs nets, lesquels, grâce aux placements avantageux que j'ai déjà faits à la Bourse, depuis la guerre, me rapporteront plus de quarante-cinq mille francs par an.

Elle eut un frisson d'orgueil satisfait.

—Avec cela, dit-elle encore, il nous sera facile d'attendre que Maxime soit envoyé en possession de l'héritage de son oncle....

A peine avait-elle achevé ces mots, que la porte de la chambre occupée par Alexandre s'ouvrit avec des précautions extrêmes.

Elle se retourna et le vit entrer, marchant sur la pointe des pieds.

—Je demande bien pardon à madame de la déranger, dit-il, mais il m'a semblé entendre du bruit dans le magasin, et je vais m'assurer....

—Du bruit ! fit la marquise, en ouvrant aussitôt le tiroir de son bureau, dont elle sortit un revolver.

—Oui, madame, et, à moins que le cornet acoustique placé à la tête de mon lit ne sache pas ce qu'il fait, je suis sûr que je ne me suis pas trompé.

Elle devint légèrement pâle, mais se leva d'un air résolu.

—Allez, dit-elle, je vous suis.

—Mais, madame, à moins que je n'appelle, il est inutile que vous vous déranger....

Elle prit la lampe de la main gauche et, de la droite, armée du revolver, lui montra la porte d'un geste impérieux.

Alexandre obéit et ouvrit avec les mêmes précautions la porte qui donnait sur l'escalier ; puis, descendant à pas comptés, ils arrivèrent devant la porte qui, du vestibule de l'escalier, communiquait avec l'arrière-boutique.

Ils prêtèrent l'oreille et entendirent un bruit sourd, piqué de temps à autre par quelques sons métalliques.

—On dirait qu'on essaye de briser la caisse, fit la marquise à voix basse.

Alexandre lui fit de la main un signe de ne pas bouger ; puis, introduisant doucement la clef dans la serrure, il la fit tourner brusquement et ouvrit la porte en grand du même effort.

Sa maîtresse se précipita derrière lui et aperçut distinctement trois hommes, qui prirent la fuite en la voyant.

Alexandre se jeta sur eux au moment où ils atteignaient la porte de la rue et réussit à en arrêter un, sur lequel il se rua et qu'il parvint assez facilement à renverser.

—Au voleur ! Au voleur ! cria-t-il en même temps.

Au bruit de la lutte, la marquise arriva, toujours tenant sa lampe d'une main et son revolver de l'autre.

—Si vous faites un mouvement, dit-elle au prisonnier en l'ajustant, je vous tue.

Au son de cette voix, celui-ci tressaillit et la regarda avec attention.

—Parbleu ! dit-il enfin. Vous arrivez à temps pour me délivrer, madame la marquise. J'ai cru que ce drôle allait m'étrangler.

A son tour, le visage de Mme de Rochetaille eut une indicible expression de terreur et d'étonnement.

Elle se pencha avidement vers le misérable, sur le visage de qui l'abat-jour de la lampe concentrait toute la lumière.

—Lui ! s'écria-t-elle. Ah ! j'avais raison de trembler aujourd'hui que sa rencontre fût le présage d'un nouveau malheur.

Incapable de supporter ce coup inattendu, elle posa sa lampe sur la vitrine, le long de laquelle elle s'appuya pour ne pas tomber.

Son cœur battait à lui rompre la poitrine, ses jambes se dérobaient sous elle, une telle émotion l'avait prise à la gorge qu'elle était incapable d'articuler un son.

—Alexandre.... laissez cet homme.... il est libre.... dit-elle enfin d'une voix étranglée, en s'y reprenant à trois fois.

Le domestique obéit, l'homme se releva.

Alexandre, stupéfait de l'ordre qu'il venait de recevoir, ne quittait pas des yeux l'inconnu.

—M. le marquis ! s'écria-t-il, en se reculant avec un geste qui trahissait une profonde horreur, mêlée d'un reste de respect.

—Silence ! fit Mme de Rochetaille, en posant un doigt sur ses lèvres.

Et, s'adressant au marquis :

—Vous pouvez vous retirer, monsieur. Je vous promets que vous ne serez pas inquiété.

Comme elle achevait ces paroles, deux gardiens de la paix entrèrent brusquement par la porte ouverte.

—Nous voilà, dit un brigadier. Au moment où nous accourions à votre aide, nous avons vu deux hommes prendre la fuite du côté de la rue Milton. Nous nous sommes élancés à leur poursuite, mais ils avaient disparu déjà derrière le marché. Ne sachant de quel côté ils avaient fui, nous avons renoncé à les poursuivre et nous sommes revenus chez vous pour dresser notre procès-verbal.

A ces mots, désignant le marquis qui, au moment où ils étaient entrés, essuyait avec ses mains la poussière dont sa chute avait couvert ses habits.

—Est-ce que vous en tenez un ? demanda-t-il. Avez-vous fait un prisonnier ?

—Non, répondit vivement la marquise dont la poitrine haletait. Mon sieur n'est pas un.... je vous assure..

—Pourtant, vous avez l'air bien troublée....

—Avouez qu'on le serait à moins, après une semblable algarade, répliqua la marquise.

—Alors, quels sont ces deux hommes, en compagnie de qui nous vous trouvons ? interrogea le brigadier d'un ton défiant.

—L'un est Alexandre, mon garçon de magasin. Il est chez moi depuis quinze ans et bien connu de tout le quartier.

—Mais l'autre.... celui-là ? insista l'agent.

—C'est mon commis, M. Delaroche....

Le marquis eut peine à réprimer un geste de surprise, en entendant prononcer ce nom.

—Alors, pourquoi s'essuyait-il quand nous sommes arrivés ? Pourquoi ses vêtements sont-ils en désordre ? Tenez, voyez, son gilet est à moitié arraché....

—Je vais vous l'expliquer, monsieur. Nous étions à l'entresol, en train de relever mes comptes, lorsque nous avons entendu du bruit.... répondit la marquise en s'efforçant d'affermir sa voix. Nous sommes descendus tous les trois... moi portant la lampe et tenant mon revolver à la main.... Alexandre a ouvert la porte du côté de l'escalier.... M. Delaroche s'est jeté sur les voleurs et a essayé d'en arrêter un.... Une lutte s'est engagée, il a été renversé.... et, au moment où nous allions à son secours, le misérable est parvenu à se dégager et à prendre la fuite.

Le brigadier écoutait. Il comprenait très bien que cette femme se ressentit encore de la peur que lui avait causée cette tentative ; mais, quoique la version fût très vraisemblable, il n'était pas convaincu.

—Y a-t-il longtemps que ce M. Delaroche est chez vous ? demanda-t-il.

—Non, monsieur, s'empressa de répondre le marquis. C'est d'aujourd'hui seulement que je suis entré chez Mme Michel, à qui j'étais recommandé par un de nos amis communs.

Je suis arrivé de Tours ce matin, et suis descendu avec mes bagages à l'hôtel du Péron, dans le faubourg Montmartre, à deux pas du magasin où je devais travailler.

—Bien, fit le brigadier, décidément satisfait de ces explications détaillées.

Et, se tournant vers la marquise :

—Ainsi c'est vous qui êtes Mme Michel ? reprit-il.

—Oui, monsieur.

—Vous êtes la propriétaire de ce magasin ?

—Oui, monsieur.

—Pouvez-vous nous donner au moins le signalement des deux hommes qui se sont introduits chez vous ?

—Cela m'est impossible, à mon grand regret, monsieur, répondit Mme Michel, qui comprenait toute l'importance de cet interrogatoire et avait hâte d'y échapper. Avant que je sois entrée avec la lumière ces deux hommes se sont enfuis, de sorte qu'aucun de nous n'a eu le temps de voir leur visage.

—Tant pis ! fit le brigadier d'un air contrarié. Je vais toujours prendre vos noms et vos adresses, afin de rédiger mon procès-verbal, ajouta-t-il.

Cette formalité remplie, il s'éloigna, suivi de son agent.

—Maintenant, monsieur, dit la marquise à son mari, j'ai fait pour vous sauver au-delà de ce qui est humainement possible. Je ne vous retiens plus....

—Je vous en remercie, madame, répondit-il, mais rien ne presse et, puisque vous voilà revenue d'Orléans, nous pouvons causer....

IV

CE QU'ÉTAIT DEVENU LE MARQUIS DE ROCHETAILLE.

Cette allusion à son prétendu voyage d'Orléans provoqua chez la marquise une stupéfaction égale à celle que son mari avait failli manifester quand elle avait prononcé devant lui le nom de Delaroche.

—Oui, madame, continua-t-il, j'ai eu l'honneur aujourd'hui de me présenter rue de Verneuil, où je savais que vous demeuriez, pour vous entretenir d'une affaire qui nous intéresse tous au plus haut degré. On m'a répondu que vous étiez partie pour Orléans....

—Il est vrai, monsieur, que j'avais imaginé ce prétexte, afin de justifier mon absence aux yeux de ceux qu'elle aurait été en droit d'étonner.

—Je le conçois, madame. Aussi, ai-je été moi-même doublement surpris de trouver ici Mme de Rochetaille, à pareille heure, se cachant sous le pseudonyme de la mère Michel. Est-ce donc bien vrai ? La mère Michel et vous ne sont-ils qu'un même personnage ?

—C'est absolument vrai, monsieur.

—Et cet homme qui est à votre service, qui m'a terrassé d'abord, reconnu ensuite....

En disant ces mots, le marquis dévisageait attentivement Alexandre.

Avant d'achever sa phrase, il l'avait reconnu.

—Théodore, s'écria-t-il.

Il se cacha le visage dans ses deux mains, honteux d'avoir à rougir devant son ancien valet de chambre.

Cette confusion ne fut d'ailleurs pas de longue durée.

—Mais vous même, madame, comment saviez-vous que je portais ce nom de Delaroche ?

—Et que vous demeuriez hôtel du Péron ?

—Vous le saviez donc aussi ?

—Certainement.

—Mais depuis quand ? Je ne m'y suis installé que ce matin !

—Aussi, ne l'ai-je appris que ce soir.

—Par qui ?

—Par vous même, monsieur.

—De quelle façon.

—En vous entendant donner votre adresse aux deux personnes qui dinaient ce soir avec vous dans un cabinet voisin de celui que j'occupais.

Pendant qu'ils échangeaient ces explications, Alexandre avait refermé solidement étayé la porte de la rue.

(A continuer.)